

Juliet B. Schor

LA VÉRITABLE RICHESSE

Une économie du temps retrouvé

Traduit de l'américain par Françoise et Paul Chemla

Préface de Dominique Méda

ÉDITIONS Charles Léopold Mayer

38, rue Saint-Sabin 75011 Paris / France

Tél. et fax : 33 (0)1 48 06 48 86 / www.eclm.fr

Les Éditions Charles Léopold Mayer, fondées en 1995, ont pour objectif d'aider à l'échange et à la diffusion des idées et des expériences de la Fondation Charles Léopold Mayer pour le progrès de l'homme (www.fph.ch) et de ses partenaires. Les ECLM sont membres de la Coredem (Communauté des sites de ressources documentaires pour une démocratie mondiale) qui rassemble une trentaine d'associations, d'instituts de recherche et de réseaux autour d'un moteur de recherche (scrutari), d'un glossaire commun, le *LexiCommon* et de la Collection « Passerelle ». www.coredem.info

Vous trouverez des compléments d'information, des mises à jour, l'actualité de l'auteur, etc., sur le site www.eclm.fr

L'Institut Veblen pour les réformes économiques (www.veblen-institute.org) est une association de loi 1901 à but non lucratif. Sa mission est de formuler des propositions dans le domaine de la transition écologique et sociale. L'Institut Veblen anime l'initiative internationale pour repenser l'économie (www.i-r-e.org).

L'éditeur remercie Aurore Lalucq, codirectrice de l'Institut Veblen, qui est à l'initiative de ce projet de traduction, Paul et Françoise Chemla pour la grande rigueur de leur travail de traduction et pour l'ajout des nombreuses notes explicatives, et Boris Martin, qui a apporté sa remarquable contribution au texte en lui assurant une parfaite accessibilité aux lecteurs français.

Originally published in 2010 as *True Wealth* by Penguin Books.

Copyright © 2010 by Juliet Schor

© Éditions Charles Léopold Mayer, 2013

Dépôt légal mars 2013

Essai n° 196

ISBN 978-2-84377-174-3

Mise en pages, graphiques et schémas :

La petite manufacture – Delphine Mary

Création graphique : Nicolas Pruvost

L'auteur

Juliet Schor a enseigné l'économie à Harvard pendant dix-sept ans, avant de rejoindre le Boston College où elle enseigne la sociologie. Son travail porte principalement sur l'économie du travail, de la dépense, de l'environnement et sur la culture de consommation. Elle a publié de nombreux ouvrages à succès aux États-Unis, et *Travail, une révolution à venir*, avec Dominique Méda (Mille et une nuits, 1997).

PRÉFACE

Dominique Méda¹

Je suis particulièrement heureuse d'avoir l'occasion de présenter aux lecteurs français le nouveau livre de Juliet Schor. C'est un ouvrage très important dans cette époque tellement troublée, un véritable viatique dont on devrait recommander la lecture à tous ceux qui cherchent les raisons d'engager sans tarder la transition écologique, mais aussi à ceux qui sont convaincus de cette nécessité et désespèrent d'en trouver les voies et moyens.

Juliet Schor nous avait habitués, dans ses ouvrages précédents, consacrés à des questions qu'elle reprend ici à nouveaux frais – le temps de travail, la consommation, le lien social –, à des analyses exigeantes, étayées par les recherches les plus récentes en sciences humaines et sociales. Dans les pages qui suivent, elle met à nouveau à disposition du lecteur, dans un langage accessible à tous, les résultats les plus significatifs de l'économie, de la sociologie et de la psychologie, mais aussi des sciences de l'ingénieur ainsi que des sciences naturelles et physiques, pour montrer pourquoi le *business as usual* n'est définitivement plus de mise et comment nous devons procéder pour permettre à nos sociétés d'opérer la grande bifurcation qu'exige la gravité de la situation actuelle.

L'immense intérêt de ce livre est, au-delà du catastrophisme apocalyptique désormais régulièrement dénoncé (notamment comme antidémocratique) et des alternatives ascétiques ou caricaturées comme telles, de présenter la voie de la reconversion écologique non seulement comme la plus raisonnable, mais encore comme la plus efficace (ce qui est plus rare) et la plus susceptible d'augmenter notre bien-être, d'améliorer nos conditions de vie et finalement

1. Dominique Méda est professeure de sociologie à l'université Paris-Dauphine, titulaire de la chaire « Reconversion écologique, travail, emploi, politiques sociales », Collège d'études mondiales/ Dauphine. Elle est auteure de nombreux ouvrages dont *Qu'est-ce que la richesse ?* (Flammarion, 1999), *Travail, la révolution nécessaire* (Éd. de l'Aube, 2011), *Le Temps des femmes* (Flammarion, 2008), etc.

de nous permettre de conserver la prospérité comme idéal partagé pour nos sociétés. Et cela n'est pas un mince avantage lorsqu'on sait combien l'idée de devoir renoncer à la consommation ou au niveau de vie constitue un obstacle majeur au changement, surtout pour ceux qui n'ont pas les moyens de se procurer le minimum.

Adopter résolument la voie de la transition écologique n'implique ni de renoncer à la consommation ni d'entrer dans une ère de chômage généralisé et d'austérité pour tous. Tel est le principal message du livre de Juliet Schor. Son tour de force consiste à parvenir à mettre les questions qui constituent les plus gros points de résistance au changement – au premier chef desquels l'emploi – au cœur de son raisonnement et à traiter conjointement la question écologique et la question sociale. Tout se passe comme si le changement de paradigme que la transition écologique exige constituait en effet selon Schor une extraordinaire occasion pour l'humanité de reprendre en main son destin et de toucher ce qu'elle appelle des doubles dividendes : éviter certes la catastrophe, mais aussi améliorer radicalement la qualité de vie de la plupart des habitants de la planète Terre, notamment par la mobilisation de deux processus : la réduction du temps de travail et l'extension du domaine de l'autoproduction.

Certains se gausseront sûrement de cette apologie de l'autoproduction, qui apparaîtra évidemment comme une solution dérisoire aux partisans de la division du travail et de la théorie des avantages comparatifs. Mais Schor connaît parfaitement les arguments habituels (et éculés) de certains économistes à ce propos : ce n'est d'ailleurs pas le moindre mérite de son livre que de mettre en évidence les erreurs magistrales que l'on aurait pu pardonner aux adeptes d'un art mais pas à ceux d'une idéologie revendiquant un statut de science pure. Car dans le texte que l'on va lire, les travaux des économistes sont remis à leur place : parfois utiles, jamais premiers, toujours réencastrés dans les approches des autres disciplines et dans les raisonnements mettant l'intérêt des êtres humains vivant en société au premier plan.

Le développement de l'autoproduction, central dans le raisonnement de Schor, apparaît tout à la fois comme la condition de possibilité, pour le plus grand nombre et notamment les plus défavorisés, de retrouver en période de crise les moyens de survivre sans

dépendre du bon vouloir du marché, mais aussi, plus généralement, de reconquérir leur souveraineté sur le destin, de retrouver le plaisir de faire, de renforcer le lien social et de contribuer à relocaliser l'économie, ce qui n'est pas rien. Soudainement, ce que notre comptabilité nationale négligeait sous le terme un peu barbare de « production non marchande des ménages » revient donc sous la forme d'un pied de nez à l'économie de marché, si souvent méprisante pour les besoins essentiels des êtres humains. Par-delà prémodernité et postmodernité, l'extension du domaine de l'autoproduction constitue bien le point de départ d'un processus de réappropriation, par les individus et les sociétés, de leurs capacités de choix.

La réduction du temps de travail constitue l'autre moyen que Schor propose de mobiliser à grande échelle pour engager la reconversion de nos sociétés, allant jusqu'à souhaiter que les Américains redeviennent les pionniers mondiaux de la RTT. Quel bonheur pour des Français qui tentèrent l'expérience – et pour tous ceux qui considèrent que celle-ci n'est pas allée assez loin et reste d'une brûlante actualité – de lire un plaidoyer aussi convaincant et réfléchi ! Car ce n'est pas seulement en économiste que Juliet Schor parle du temps de travail et poursuit les travaux qu'elle avait engagés il y a plus de vingt ans sur l'évolution du temps de travail aux États-Unis. La RTT – prenons plaisir à écouter les arguments déroulés par une Américaine – permettra à la fois de rendre l'emploi accessible à ceux qui en sont actuellement exclus, de redistribuer de la meilleure façon les gains de productivité, de rendre le travail moins stressant et plus intéressant, d'accroître le temps consacré à l'autoproduction, au lien social et à la famille et finalement de réduire notre empreinte écologique.

Notons d'abord combien ce discours entre en résonance avec les travaux récents d'un autre Américain, Matthew Crawford, dont le livre *Éloge du carburateur. Essai sur le sens et la valeur du travail*², qui dénonçait le malaise actuel du travail et proposait une série de mesures pour en retrouver le sens, avait rencontré en France une audience significative. La réduction du temps de travail peut en effet, sous certaines conditions, constituer un moyen de redonner

2. Ed. La Découverte, 2011.

du sens au travail en plus de redistribuer l'emploi et de contribuer à ralentir le rythme de la croissance.

Notons également, et c'est évidemment le point central de la démonstration de Schor, combien son raisonnement – proche de celui de Tim Jackson dans *Prospérité sans croissance*³ – nous convie à une forme de radicalité. Schor n'est pas opposée au progrès technologique et plus généralement aux tentatives visant à découpler la production de biens et services des émissions de gaz à effet de serre générées par celle-ci, bien au contraire. Le luxe de descriptions qu'elle consacre aux plus récentes innovations dans un grand nombre de domaines en témoigne amplement. Elle démontre simplement, comme Jackson, que le progrès technologique ne suffira pas et que nous devons donc nécessairement, d'une manière ou d'une autre, rompre certes avec le productivisme, mais aussi avec la croissance elle-même. Il nous faudra, c'est le sens de ce qu'elle appelle le changement de paradigme, adopter d'autres objectifs et d'autres instruments, cesser de privilégier la maximisation de la production ou des taux de croissance du PIB et abandonner le PIB comme principal critère de performance.

Juliet Schor converge ici avec toute une série de réflexions françaises, liant critique de la consommation et du PIB, commencées dans les années 1970 avec les travaux de Jouvenel ou de Baudrillard, reprises à la fin des années 1990 avec *Qu'est-ce que la richesse?* (Méda 1999), *Reconsidérer la richesse* (Viveret 2003) et *Les Nouveaux Indicateurs de richesse* (Gadrey, Jany-Catrice 2005), et concrétisées dans la création en 2008 d'un mouvement intitulé Forum pour d'autres indicateurs de richesse (FAIR). C'est avec le même terme de *richesse* que Schor mène la critique, mettant en évidence, à l'instar de l'école française, la manière dont une partie de la discipline économique a subverti la signification originelle de ce mot et réduit son usage. C'est aussi au nom de la *véritable richesse* que Schor appelle de ses vœux les changements radicaux qui devront nécessairement s'accompagner de la mise en place et de l'usage de nouveaux indicateurs. Si le PIB nous égare et nous laisse croire qu'en poursuivant la croissance de la production nous nous enrichissons alors que nous

3. De Boeck, 2010.

dilapidons le patrimoine naturel et social qui nous est échu et que nous devrions transmettre aux prochaines générations, et si la véritable richesse n'est pas ce que mesure le PIB, alors une des tâches les plus urgentes consiste bien à changer d'indicateurs.

Changer d'indicateurs et raisonner « au-delà de la croissance », c'est-à-dire en prenant comme objectif l'état du patrimoine naturel et de la cohésion sociale et non plus la maximisation de la production, constitue un programme révolutionnaire. Sans doute le seul qui puisse nous permettre d'échapper à la crise économique, écologique et de sens qui menace désormais gravement l'ensemble de nos sociétés. Mais encore faut-il s'entendre sur ce que signifie la *véritable richesse*. Car au nom du changement et de la prise en compte des contraintes écologiques, toutes sortes de tentatives se sont développées depuis quelques années pour promouvoir de nouvelles conceptions de la richesse. La Banque mondiale a ainsi publié, en 2006, un rapport intitulé *Où est la richesse des nations ?*, dans lequel elle propose une théorie dite de « la richesse inclusive » qui la conduit à promouvoir l'usage d'un indicateur, l'épargne nette ajustée, controversé et pour tout dire pervers. Il se fonde en effet sur une conception faible de la soutenabilité, selon laquelle le capital productif, le capital humain et le « capital naturel » sont substituables, ce qui signifie qu'il est donc théoriquement possible de remplacer indéfiniment ce dernier, à condition que l'ingéniosité humaine et les progrès technologiques soient suffisants.

Ce n'est pas à cette richesse-là que Schor se réfère, mais, on l'a dit, à celle qui voit dans la conservation du patrimoine naturel et dans la modération de notre usage de celui-ci la voie de sortie. Comme l'école française, notamment les derniers travaux de Gadrey dans *Adieu à la croissance*⁴, elle propose de substituer à la croissance des quantités produites celle de la qualité et de la durabilité des produits, pariant sur le fait que tout le monde y trouvera son compte, non seulement du fait du partage de l'emploi et du sens retrouvé du travail, mais aussi en raison du surcroît de qualité et de durabilité des produits. Un autre très grand intérêt du livre de Schor est d'ailleurs de braquer le projecteur sur les multiples initiatives, pour la

4. Les Petits Matins, 2011.

plupart locales, qui montrent combien les individus sont désireux d'adopter ces nouvelles pratiques et prêts à le faire.

Moins que sur le « mouvement social », Schor compte en effet sur ce qu'elle appelle le « mouvement populaire », c'est-à-dire la réunion des collectifs locaux constitués autour de la promotion d'idées, de techniques, de modes d'entreprendre nouveaux, qui présentent la triple caractéristique de viser à une production de biens et services « légère » (en matière d'empreinte écologique), riche en emplois et en lien social, et inventée, promue et diffusée « par le bas ». Elle considère également que les nouvelles technologies et les réseaux sociaux sont susceptibles de donner la diffusion la plus large et la plus rapide aux meilleures de ces pratiques qui pourraient ainsi, en quelque sorte par la vertu même de l'exemplarité, faire tache d'huile.

C'est sur cette question centrale que je voudrais terminer cette présentation. En effet, nous ne manquons plus désormais de diagnostics, de visions du monde alternatives et d'exemples d'initiatives locales sérieux, susceptibles d'emporter l'adhésion. Ce dont nous manquons cruellement, c'est d'une description exacte du chemin dans lequel engager l'humanité, avec des étapes claires, mais également d'un calendrier, d'une mise en scène précise détaillant la distribution des rôles incombant à chacun, et, plus que tout, de la désignation des forces sociales, des acteurs, du mouvement qui permettra de donner la chiquenaude décisive et de réorienter l'humanité dans une autre direction. C'est sur ce point précis que l'argumentation de Juliet Schor reste parfois moins déterminée, car elle ne décrit ni comment les alliances entre mouvement syndical et mouvement écologiste – qui ont par exemple existé en Europe au début de la crise, mais ont explosé depuis l'approfondissement de celle-ci – pourraient être reconduites, ni comment de nouvelles alliances entre consommateurs et salariés pourraient être nouées au nom de la qualité du travail et des produits, ni comment pourraient être résolues les contradictions existant entre le long terme et le court terme, le règlement de la crise écologique et de la crise sociale, dans une époque où les fonds publics sont considérés comme rares, ni enfin comment nous pourrions collectivement contourner les formidables résistances que ne manqueront pas d'opposer les intérêts constitués et les lobbies à la reconversion écologique.

Gageons néanmoins que la constitution de ce référentiel commun en Europe et aux États-Unis encouragera non seulement la constitution d'une communauté épistémique, mais aussi d'une *cause commune* susceptible de déclencher les actions dont nous avons désormais le plus urgent besoin.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE - Dominique Médà	7
---------------------------------	---

PRÉAMBULE	17
------------------	----

I. INTRODUCTION	23
------------------------	----

> Les fondamentaux de la plénitude	26
> Réorienter le débat économique	29
> Ce qui nous attend :	
comment va se comporter l'économie dans les années à venir	36
> La véritable richesse	44

II. DU BOOM DE LA CONSOMMATION AU KRACH ÉCOLOGIQUE	49
---	----

> La « fast-mode » : le cas de l'habillement	52
> Vue d'ensemble de la « fast-mode »	56
> Le pays qui jette	64
> Le paradoxe de la matérialité	66
> L'économie des matériaux	69
> Y a-t-il des limites à la croissance ?	77
> Écocide planétaire	83
> L'empreinte humaine	90
> Faisons le point	97

III. LA SCIENCE ÉCONOMIQUE AFFRONTÉ LA TERRE	99
---	----

> Ressources, cornes d'abondance et miracle du marché	103
> L'économie de l'arbitrage : l'insoutenable cherté de la nature	109
> Une percée sur le climat ?	118

LA VÉRITABLE RICHESSE

> La technologie peut-elle nous sauver ?	120
> Les rebonds et le paradoxe du changement technologique	124
> L'optimisme technologique en Grande-Bretagne	128
> Reconnaître l' <i>overshoot</i>	129
> La voie de la durabilité : population, richesse et technologie	132

IV. VIVRE À L'AISE SUR UNE PLANÈTE PERTURBÉE

> Attention, on ne vit qu'une fois	135
> S'adapter à la réalité écologique :	
le principe de la diversification hors marché	136
> La richesse en temps	139
> Mettre à la portée de tous la baisse du temps de travail :	
la sécurité pour tous	147
> Pourquoi travailler moins est la solution écologique	150
> S'approvisionner au ^{xxi} e siècle	153
> La nouvelle économie de la production domestique	162
> Le consommateur de la plénitude	167
> L'art de la dépense lente	170
> Le petit peut être beau	175
> La solution du partage	178
> Recapitaliser le social : les économies de la réciprocité	179

V. L'ÉCONOMIE DE LA PLÉNITUDE

> La conception « intelligente pour la Terre » et l'économie du savoir	186
> Le petit, c'est beau, mais est-ce efficace ?	195
> Les ressources naturelles et la propriété commune	199
> Emploi et durée du travail : il est impératif de travailler moins	205
> Au-delà de l'engouement pour la croissance	211
> Plénitude et bien-être	221
> L'émergence de la plénitude	226

REMERCIEMENTS

231

BIBLIOGRAPHIE

235